



HAL
open science

Jane Eyre, ou les rapports ambigus de la Governess et de l'éducation à l'époque victorienne

René Dubois

► **To cite this version:**

René Dubois. Jane Eyre, ou les rapports ambigus de la Governess et de l'éducation à l'époque victorienne. *Expressions*, 2009, 32, pp.157–177. hal-01212667

HAL Id: hal-01212667

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01212667>

Submitted on 13 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JANE EYRE¹ OU LES RAPPORTS AMBIGUS DE LA GOVERNESS ET DE L'ÉDUCATION À L'ÉPOQUE VICTORIENNE

René DUBOIS

Université de la Réunion (IUFM)

Résumé. – S'il est beaucoup question d'amour, de mariage, de religion dans *Jane Eyre*, le plus célèbre des romans de Charlotte Brontë, publié en 1847, il y est aussi fortement question d'éducation, un thème du discours brontéen qui sous-tend tous les autres. La plupart des écrivains victoriens n'ont jamais cherché à éluder cette donnée tant cette période de l'histoire anglaise était imprégnée d'éthique, de hiérarchie, de convenances et de rituels que toutes les couches sociales devaient respecter au nom des insurmontables notions de respectabilité publique, de respect de soi, d'amour-propre. Dans cette optique *Jane Eyre* nous révèle les principaux aspects de l'éducation dans l'Angleterre du XIXe siècle – au sens restreint de la scolarité comme au sens élargi de l'éducation de soi – à travers la vie de son héroïne éponyme dont la carrière de *governess*, ou monitrice d'enfants dans les familles riches, toute empreinte de conscience professionnelle et de dévouement aux autres, souvent au prix de son propre bonheur, s'avère dictée en fin de compte par une profonde aliénation aux valeurs bourgeoises victoriennes dont l'emprise totalitaire sur les cœurs et les corps se trouve déconstruite à travers sa propre description.

Abstract. – Even though Charlotte Brontë's best-known novel, *Jane Eyre*, published in 1847, is pregnant with such themes as love, marriage, religion, it appears that the no less important theme of Education underlies them all. Scarcely any Victorian writer dared to eschew this topic so deeply was that historical period obsessed with such matters as ethics, hierarchy, propriety and rituals that had to be respected by all for the insuperable sake of such notions as public decency, self-respect, self-esteem. To the critical reader, *Jane Eyre* reveals some of the essential features of Education in XIXth century England – in the restricted sense of schooling as well as in the broader sense of self-education – through its heroine's life, whose career as *governess*, though imbued with professionalism and devotion to others, even to her own detriment, ultimately results in thorough submission to Victorian bourgeois values whose totalitarian sway over bodies and souls is eventually deconstructed while being described.

1. Dans le corps de l'article, le roman sera mentionné sous la forme abrégée *JE*. Tous les chapitres et pages signalés (entre parenthèses dans le texte) se réfèrent à l'édition : *Jane Eyre*, edited by Richard J. Dunn, A Norton Critical Edition, New-York, 2001.

Vers le milieu du XIX^e siècle, à l'approche de son apogée économique et politique², dans une Angleterre dont les problèmes sociaux étaient loin d'être résolus, la distinction des classes était déjà bien marquée sans qu'il leur soit permis de se livrer à une confrontation ouverte. C'est bien précisément au pays des compromis et des compromissions que Marx et Engels ont pu observer, recenser, analyser les conditions propices à la lutte des classes mais en ont trop hâtivement prédit l'avènement dans cette partie de l'Europe. C'était sans compter sur les forces de résistance déployées par les classes supérieures, sur l'aliénation profonde des classes inférieures qui avaient, dans une très large mesure, accepté leur sort, sur la traditionnelle répugnance des Anglo-Saxons à recourir aux solutions les plus radicales pour résoudre leurs problèmes, répugnance qui découle d'un pragmatisme à toute épreuve.

Les œuvres des Brontë, à l'instar de celles de bien d'autres écrivains contemporains, ne font que refléter fidèlement cet état des choses : les Brontë, autant que Charles Dickens, Jane Austen, William Thackeray, Mrs Gaskell ou encore Wilkie Collins, rendent compte, mais à leur manière, des rapports qu'entretiennent entre elles les catégories qui composent la société anglaise de l'époque. Entre 1845 et 1850, paraissent un certain nombre d'ouvrages fort éclairants sur la question et *JE* (1847) en constitue un exemple frappant dans la mesure où ce roman offre aux lecteurs un condensé exact des us et coutumes de l'ère victorienne concernant un groupe d'employées spécifique, à savoir les *governesses* issues, pour la plupart, des classes moyennes mais que les vicissitudes de la vie ont parfois beaucoup appauvries. Au nombre de 21 000 au recensement de 1851³, ces jeunes filles d'origine modeste et parfois même douteuse⁴, étaient engagées par les familles riches comme moni-

2. En ce milieu du 19^e siècle, la *Pax Britannica* règne sur le continent européen par le biais de l'Entente cordiale avec la France, et sur les mers grâce à une flotte toute puissante. Par ailleurs, à partir de 1841, avec le rattachement de Hong-Kong aux possessions de la Couronne, on peut dire que le soleil ne se couche jamais sur l'Empire colonial britannique. Avec l'écrasement de la révolte des Cipayes en 1857, la pacification totale de l'Inde est acquise, et la reine Victoria sera déclarée « impératrice des Indes » en 1876 par son Premier ministre Disraeli.

3. Chiffres cités par Ronald Pearsall dans *Night's Black Angels : Forms and Faces of Victorian Cruelty*, London, 1975. En fait, les chiffres varient entre 21 000 et 25 000 selon les auteurs.

4. Becky Sharp, l'anti-héroïne de W. Thackeray dans *Vanity Fair* (1847), est une véritable intrigante dont la noirceur des desseins et le destin peu reluisant reflètent son obscure origine. Par ailleurs, Lydia Gwilt, la *governess* du roman de Wilkie Collins,

trices de leurs enfants jusqu'à l'âge de 8 à 10 ans. L'expérience qu'elles ont eue – en fait l'unique expérience de leur vie – avec l'éducation, d'abord comme élèves dans diverses écoles puis comme formatrices chez des particuliers, ont fait des sœurs Brontë – ainsi que de leur frère Patrick Branwell, mais dans une moindre mesure – d'excellents pédagogues, surtout en ce qui concerne Charlotte, l'auteur de *JE*. Toutefois, de leur propre aveu, comme de celui de la plupart de leurs consœurs dans les autres romans de l'époque, l'exercice de cette activité éducatrice, tant respectée et admirée depuis Platon et Socrate, loin de leur procurer une quelconque satisfaction, les rendait profondément malheureuses, au point que Charlotte en viendra à déconseiller cette vocation à toute candidate insuffisamment préparée et mal informée⁵.

D'où provient ce paradoxe ? Comment expliquer que l'enseignement dispensé dans des conditions aussi idéales – un à trois élèves tout au plus, à qui inculquer les rudiments de diverses matières – puisse s'avérer aussi négatif et donner lieu à un bilan aussi affligeant ? À travers le personnage de Jane Eyre, le lecteur est amené à s'interroger sur le degré d'aliénation de la *governess* au sein d'une société qui l'absorbe et la digère comme une simple marchandise, sur l'écart entre le vécu quotidien du personnage et ses propres aspirations, sur les rapports ambigus qu'il entretient avec l'éducation, ainsi que sur les rapports de l'éducation avec une société qui aspire aux connaissances tout en méprisant ses éducateurs. L'analyse des enjeux de l'éducation dans *JE* passe nécessairement par un rappel du contexte victorien dans lequel évolue l'héroïne éponyme dont la situation, l'état d'esprit et le comportement laissent percevoir des contradictions profondes qu'il conviendra d'appréhender comme les fruits d'une éducation débouchant sur une perpétuelle valse-hésitation entre rêves et réalités, entre idéalisme romantique débridé et pragmatisme profondément imprégné de morale chrétienne au service d'une bourgeoisie dominée par le système patriarcal. En fin de parcours, il conviendra de définir le rôle et la valeur véritables de l'éducation face à

Armada (1866), est aussi un personnage peu recommandable, calculateur et aux origines douteuses.

5. Dans une lettre à un ami, Charlotte Brontë lui déconseille d'orienter ses filles vers cette carrière trop exigeante pour toute jeune fille inexpérimentée : "...As a school-teacher she may succeed ; but as a resident governess she will never (except under peculiar and exceptional circumstances) be happy. [...] Many a time [...] she will wish herself a housemaid or kitchen girl, rather than a baited, trampled, desolate, distracted governess", from Charlotte Brontë to W. S. Williams, May 12, 1848, in *The Brontës*, letter no. 368: "On the Requirements of a Governess", *Strong Minded Women and Other Lost Voices from Nineteenth Century England*, Ed. Janet Murray. New-York : Pantheon, 1982, p. 274.

l'idéologie d'un monde où la quête de culture est loin d'être une culture de la quête.

Souffre et tiens-toi tranquille !

Nul n'avait su mieux que Dickens décrire avec autant d'acuité, de véracité et d'affect la société victorienne car nul ne l'avait pratiquée autant que lui. Cependant, le domaine de la *governess* lui semble étranger et seule Charlotte Brontë a permis au public anglais de découvrir de l'intérieur cette espèce en voie non pas d'extinction mais d'exclusion. Le *best-seller* que devint *JE* aussitôt sa publication atteste de l'immense intérêt du public pour ce récit dont l'histoire sans prétention prétendait être représentative de toute la tribu. Elle l'est à plus d'un titre.

La société anglaise, extrêmement hiérarchisée, du moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, ne pouvait concevoir le mélange des genres dans son vécu quotidien : chaque chose était à sa place et chaque place avait sa chose. Il en allait de même pour les êtres humains qui se côtoyaient sans se mélanger. En ce sens, la *governess* faisait tache dans un paysage social bien codifié car elle n'appartenait à aucune classe proprement dite. Toujours en décalage par rapport aux autres, cette catégorie ne se trouvait nulle part à sa place : méprisée par ses supérieurs pour ses origines modestes, et rejetée par ses inférieurs pour son savoir et ses bonnes manières, la *governess* était prise entre deux feux et se retrouvait totalement isolée dans un monde qui pourtant la sollicitait. Jeanne Peterson résume ainsi la position ambiguë et délicate de la *governess* :

"One sensitive observer of the Victorian scene made the following assessment of a governess's situation: "the real discomfort of a governess's position in a private family arises from the fact that it is undefined. She is not a relation, not a guest, not a mistress, not a servant – but something made up of all. No one knows exactly how to treat her." (Peterson, 1972, p. 9)

Objet de désir autant que de mépris, elle demeurait avant tout un objet de focalisation pour tous les membres de la famille exploiteuse. Jane est à la fois torturée par les remarques blessantes de Miss Ingram et de son frère Theodore sur les *governesses* (ch. 17), très aimée d'Adèle, son élève, adorée de Rochester, son employeur, méprisée par Hannah, la servante de Morton House qui la prend pour une mendicante (ch. 28 et 29), et à la fois religieusement respectée et convoitée par St John Rivers. Avec une grande lucidité c'est en ces termes que Jane, décrivant le sort de ses deux cousines, résume la situation des *governesses* en général :

“Diana and Mary were soon to leave Morton House, and return to the far different life and scene which awaited them, as governesses in a large, fashionable, South-of-England city ; where each held a situation in families, by whose wealthy and haughty members they were regarded only as humble dependents, and who neither knew nor sought one of their innate excellences, and appreciated only their acquired accomplishments as they appreciated the skill of their cook or the taste of their waiting-woman” (300).

En tant que *governess*, Jane n’a aucun droit mais, par contre, un grand nombre de devoirs : d’enseigner, de se taire, d’obéir, d’endurer en silence toutes les brimades morales, de s’effacer en toute occasion. Créature de l’ombre, Jane se doit pourtant d’être à la hauteur de sa fonction : toujours irréprochable en gestes et paroles, toujours digne et respectable, dotée d’une grande maîtrise de soi, entretenant une haute idée de soi et un sens profond des responsabilités envers soi-même et surtout envers les autres. Adepte de l’autodiscipline, Jane se rappelle constamment à l’ordre :

“Ere long, I had reason to congratulate myself on the course of wholesome discipline to which I had thus forced my feelings to submit”. (137); “I was actually permitting myself to experience a sickening sense of disappointment: but rallying my wits, and recollecting my principles, I at once called my sensations to order (...)” (138).

Pleinement consciente de sa situation subalterne, Jane se soumet volontiers à l’ordre social et se refuse longtemps à entretenir l’idée d’une union avec Rochester qu’elle considère comme trop supérieur à elle à tout point de vue : *“You have nothing to do with the master of Thornfield (...) He is not of your order : keep to your caste, and be too self-respecting to lavish the love of the whole heart ...” (138)*, se convainc-t-elle alors qu’elle sent naître en elle l’amour. À cet égard, Jane ne fait que se conformer aux interdits imposés aux *governesses* par les familles bourgeoises ou aristocratiques, comme en témoigne la conversation des maîtres profondément blessante vis-à-vis de Jane au chapitre 17. Et lorsque la « belle passion » qu’elle partage avec Rochester ne peut plus être dissimulée, ce sont les classes inférieures – en l’occurrence, les domestiques – qui lui rappellent la bienséance des principes en vigueur dans l’univers lisse et bien policé de l’époque : *“Try and keep Mr Rochester at a distance : distrust yourself as well as him. Gentlemen in his station are not accustomed to marry their governesses”*, lui dit Mrs. Fairfax (226).

Dans cette société pétrie de rites et de principes, imbue de son pouvoir économique et moral sur les faibles et les pauvres, et insensible aux autres de par sa position et sa réussite sociales, la *governess* subit de plein fouet les conséquences d’une forme d’éducation inculquée à tous, aux riches comme

aux pauvres, dès l'enfance, comme le reconnaît Jane⁶. Témoin chez les riches d'une opulence et d'une arrogance dont elle doit s'accommoder, et objet chez les domestiques d'une aversion quasi naturelle qu'elle se doit de surmonter, la *governess* est l'incarnation de la vertu bafouée, de la dignité ignorée, du savoir méprisé : elle représente ce que les autres n'ont pas mais pourraient avoir, en ce qui concerne les riches, ou ce qu'ils ne pourront jamais avoir, en ce qui concerne les pauvres. À cet égard, l'attitude des domestiques envers la *governess* est des plus contradictoires, comme le précise Jeanne Peterson : "*The governess usually had little power over the servants, and yet she was to be served by them. They resented her for acting like a lady, but would have criticized her for any other manner.*" (Peterson, *op. cit.*, p. 13)

Rejetée par tous, Jane est destinée à souffrir en silence comme le montre Jeanne Peterson : le destin de la *governess* n'était guère enviable dans sa jeunesse, face au monde qui l'exploite avec des salaires dérisoires, aussi bien que dans sa vieillesse, face à elle-même souvent dans une grande solitude et un dénuement total après avoir passé toute sa vie comme faire-valoir pour les autres. La souffrance d'une vie, une vie en souffrance, ainsi pourrait-on définir l'existence des *governesses* victoriennes dont un certain nombre finissait dans les asiles psychiatriques⁷.

Que dire des conditions d'éducation, du mode de vie en vigueur dans les écoles de l'époque, du regard porté par les responsables pédagogiques sur leurs ouailles ? Toutes les descriptions que donne Jane de la Lowood Institution font directement écho à celles de Dickens portant sur les *workhouses*, notamment dans *Oliver Twist*. L'épisode du petit déjeuner immangeable (38) est réminiscent du premier dîner d'Oliver dans l'horrible établissement de charité dirigé par des responsables dont la sévérité ne le cède en rien à leur insensibilité envers les enfants que la paroisse leur a confiés. Les conditions de vie, frustes et déplorables en toutes saisons dans ces centres qui relèvent davantage de pénitenciers que d'écoles, sont le lot commun aux orphelins tels que Jane et Oliver. L'insalubrité, le manque d'hygiène, le froid et la faim assaillent Jane qui, cependant, s'en accommode et même les préfère aux

6. L'analyse à laquelle Jane se livre concernant les rapports de Rochester et Miss Ingram, est tout-à-fait révélatrice : "(...) *the longer I consider the position, education, &c., of the parties, the less I felt justified in judging and blaming either him or Miss Ingram, for acting in conformity to ideas and principles instilled into them, doubtless, from their childhood. All their class held these principles: I supposed, then, they had reasons for holding them such as I could not fathom*" (160).

7. "[...] *it would not be surprising if Harriet Martineau was correct when she said that the governesses formed one of the largest single occupational groups to be found in insane asylums*", Jeanne Peterson, *op. cit.*, p.13.

agréments de Gateshead (63). Et si, plus tard, les conditions physiques s'avèrent meilleures dans l'école du village de Morton dont elle a la charge, l'environnement humain demeure tout aussi fruste et il lui faudra rassembler tout son courage, se raisonner comme toujours en pareille occasion, pour ne pas sombrer dans la dépression (308). Dans *JE*, point de jérémiades, ni même de critiques caustiques à la Dickens des conditions d'études lamentables, mais un simple état des lieux objectif d'un environnement qui, bien que succinct, procurera à Jane, l'orpheline, une certaine chaleur que la riche demeure de Gateshead lui refusait.

L'éducation ainsi conçue et ainsi comprise, sous les auspices et la bénédiction des organisations tant laïques que religieuses, ne peut que contribuer à renforcer la précarité de ceux qui la reçoivent. Dans le domaine de l'éducation semi-publique que Jane, élève, reçoit, comme dans celui de l'éducation privée où Jane, la *governess* officie, la pression exercée par la société victorienne est telle que Jane est contrainte, ici comme là, à souffrir en silence.

Si donc l'horizon du temporel est à ce point fermé, qu'en est-il de celui du spirituel ? Quel secours attendre du ciel ? Quel bienfait espérer de l'éducation religieuse lorsque l'éducation profane n'en offre aucun ? Las, là encore Jane se rend compte, tout au long de sa vie, qu'il n'en faut rien attendre : aux accusations gratuites et humiliantes du révérend Brocklehurst à la Lowood Institution⁸, font écho les anathèmes à peine voilés d'un St John Rivers ; aux injonctions impérieuses du premier en faveur d'une éducation puritaine pure et dure, marquée par la mortification de la chair et l'éradication de tout plaisir, correspondent les exhortations véhémentes du second qui ne recule pas devant l'indécence du chantage (ch. 34), promouvant une vie de sacrifice entièrement vouée à une mission d'évangélisation et à la glorification d'un Dieu jaloux et vengeur. Acculée, Jane est prête à faire de larges concessions en acceptant même de devenir une missionnaire aux côtés de St John Rivers, mais, face à l'intransigeance évangélique de ce dernier qui exige un mariage platonique, elle se refuse à franchir la ligne de démarcation qui les sépare. Transgresser cette limite ne peut se concevoir car cela équivaldrait à une mort lente mais certaine, loin de l'objet de sa passion; endosser les principes de la religion conventionnelle, embrasser Dieu et se donner entièrement à Lui signifierait s'oublier soi-même, à l'instar d'un St John Rivers qui en est venu à rejeter l'amour, profane mais ô combien humain, de Rosamond Oliver.

8. Le fronton de la Lowood Institution porte en inscription un extrait de l'évangile selon Saint Matthieu, et tous les discours de Brocklehurst, se réfèrent constamment aux Saintes Écritures.

Comme on le voit, la connivence du temporel et du spirituel qui culmine avec l'inique projet matrimonial de St John Rivers contribue à maintenir Jane dans un état de frustration, et donc de souffrance perpétuelle. Dans cette optique elle apparaît comme l'image emblématique de la *governess* condamnée par tous à souffrir en silence. Toutefois, cet aspect de Jane s'accompagne d'un envers que traduit sa résistance à St John Rivers et au monde en général puisqu'elle ne veut ni ne peut étouffer sa passion pour Rochester, passion que la société, rappelons-le, lui interdit.

Les rapports de Jane avec St John Rivers constituent une occurrence qui, comme tant d'autres, témoigne de son cheminement le long d'une ligne de crête, de son parcours liminaire, en équilibre précaire entre deux pôles contradictoires, à savoir le pôle objectif et coercitif de la raison, de la société avec ses codes et ses principes moraux et religieux, et le pôle subjectif et libérateur du cœur, de l'affect incontournable car omniprésent à travers ses multiples irruptions dans le discours diégétique. Tirillée entre ces deux pôles, Jane est constamment amenée à se repositionner par rapport à eux, à rétablir, non sans quelque difficulté, un certain équilibre entre la sphère publique régie par les conventions et la sphère privée circonscrite par la vérité du personnage. En d'autres termes, l'endroit et l'envers, l'obvie et l'obtus⁹ – pour reprendre la distinction qu'établit Barthes entre le visible et le caché – se donnent à voir constamment dans un rapport conflictuel dont la résolution semble échapper au discours brontéen.

Entre aliénation et affranchissement : les tribulations d'une *governess*

De toutes les *governesses* littéraires, Jane Eyre apparaît comme la plus consciente de sa propre situation en ce sens qu'elle se redéfinit constamment dans son rapport à elle-même, aux autres, à sa fonction d'éducatrice dépendante. Le récit homodiégétique du roman correspond à un *Bildungsroman* à la subjectivité saturée par le filtrage serré de l'instance narrative, filtrage qui permet au lecteur de suivre l'héroïne dans sa progression vers l'épilogue heureux d'une vie parsemée d'embûches. Contrairement à Pip, le héros du *Bildungsroman* dickensien, *Great Expectations* (1867), Jane parviendra au bonheur grâce à l'amour enfin retrouvé et partagé librement. Obsédés tous deux par une unique passion, Jane et Pip doivent affronter un certain nombre

9. Barthes, Roland, *L'Obvie et l'obtus, Essais critiques III*, éditions du Seuil, 1982, p. 45-58.

d'obstacles dans leur quête du bonheur, mais, si celle-ci s'avère impossible pour Pip, il en va tout autrement pour Jane, si bien que certains critiques l'ont comparée à une Cendrillon victorienne. Karen Rowe écrit à ce propos :

"Jane Eyre outwardly resembles classic fairy-tale heroines, as critics often acknowledge by likening her progress to Cinderella's ascent from hearth to palace [...]. As in Cinderella, virtue becomes identified with the suffering cinder-lass rather than with the spoiled stepsisters, Eliza and Georgiana [...]." (Rowe, 1983, p. 72)

Dans l'optique du conte de fée, les deux romans présentent des situations inversées : si tout est bien qui finit mal pour Pip, tout est mal qui finit bien pour Jane. Mais ici s'arrête toute comparaison avec les récits merveilleux : dans *JE*, point de baguette magique, ou plutôt c'est l'héroïne qui, dans ce roman, apparaît comme sa propre baguette magique. L'aspect « conte de fée », pourra-t-on objecter, persiste dans l'héritage imprévu et inespéré provenant de l'oncle de Madère. Nous n'y verrons qu'un stratagème fictionnel, un coup de théâtre à la Dickens, permettant d'accélérer l'union des protagonistes, union déjà scellée dans leurs cœurs. Ce n'est pas tant le côté « féérique » de cet héritage qui retient notre attention mais plutôt son aspect idéologique sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. Pas plus qu'à une Cendrillon, Jane Eyre ne peut être comparée à un Christian, le héros de *Pilgrim Progress*, l'œuvre allégorique de Bunyan, car, malgré les nombreuses références et allusions bibliques dont le roman est truffé, son parcours et le changement de sa condition sociale ne doivent pas grand chose à la religion conventionnelle, comme nous le verrons par la suite. Le *Bildungsroman* brontéen est avant tout affaire de transmutation personnelle, opérée par ce que Emerson appelle *self-reliance* ; une transmutation par conséquent auto-générée et qui se produit chez le sujet par l'alchimie d'une triple éducation parfaitement intégrée : l'éducation imposée par le monde extérieur, l'éducation qu'elle s'impose à elle-même, enfin l'éducation qu'elle impose aux autres. Nous pouvons voir là la trajectoire d'un boomerang, le tracé d'une boucle qui se referme sur elle-même, un circuit fermé sur lequel nous reviendrons en détail.

Pour l'heure, il est intéressant d'analyser la situation équivoque, pour ne pas dire paradoxale, de Jane qui concentre en elle tous les aspects extérieurs de la *governess* victorienne traditionnelle, mais aussi tous les éléments contraires à cette image. De ce fait, elle apparaît comme une *governess* atypique car elle se place à la fois dans et hors des limites imposées à sa tribu. La transgression de ces limites témoigne de son désir de s'affranchir du carcan de l'éducation victorienne, mais le corset de cette éducation est beaucoup trop serré car inculqué depuis trop longtemps pour qu'elle puisse s'en libérer allègrement. Sujette depuis l'enfance aux brimades, aux coups, à Gateshead,

chez Mrs Reed, Jane finit par se révolter contre celle-ci uniquement pour s'en repentir aussitôt : "A child cannot quarrel with its elders, as I had done, cannot give its furious feelings uncontrolled play, as I had given mine, without experiencing afterwards the pang of remorse and the chill of reaction" (31). À maintes reprises, elle s'interdit de briguer les faveurs de Rochester, se jugeant trop indigné de lui (ch. 16 notamment), se dévalorisant même, par une description peu flatteuse de soi : "Portrait of a Governess, disconnected, poor, and plain." (137). Mais c'est là que le bât blesse car, derrière cette humilité affichée, se profile une fierté mâtinée de mépris pour les autres qu'elle ne peut réprimer : "I was a lady", se définit-elle dans la foulée de Bessie Leaven (133), après avoir dressé un portrait peu amène de Grace Poole. De même que, par la suite, ce sera le tour de Blanche Ingram d'être perçue comme une rivale inférieure car Jane la juge frivole, inconsistante, insincère et, ce faisant, elle établit une certaine hiérarchie parmi les *ladies* sur laquelle nous reviendrons. Le comportement paradoxal culmine dans son rapport à Rochester : dans le même temps qu'elle l'affronte sans détour avec un franc-parler surprenant, elle se déjuge maladroitement face à lui : "Not that I humbled myself by a slavish notion of inferiority : on the contrary, I just said: - "You have nothing to do with the master of Thornfield..." (138). Excuse fallacieuse qui cache mal une situation d'aliénation aux mœurs du temps, aliénation dont l'expression vient aussitôt contredire son rejet de tout sentiment d'infériorité vis-à-vis de Rochester : "He is not of your order : keep to your caste..." (138). Il règne chez Jane une certaine confusion dans la perception de sa propre condition et de son rapport aux autres, une certaine contradiction interne qui met à nu sa situation inconfortable : en effet, comment concilier l'adhésion pleine et entière à l'éthique victorienne avec les velléités d'affranchissement de ce carcan ?

Par ailleurs, l'économie générale de la diégèse révèle à quel point Jane est prisonnière de la bienséance et de la décence victorienne, deux des composantes essentielles de l'idéologie qui prévaut : sa fuite de Thornfield après avoir appris que Rochester est déjà marié, l'épisode de Morton House, ainsi que la mort tragique de Bertha Rochester, ne sont pas autre chose que des concessions faites aux impératifs sociaux de l'époque. Car non seulement faut-il que Rochester redevienne libre de toute entrave conjugale, mais encore que Jane devienne riche, et donc l'égale de Rochester, pour que leur union soit acceptable et concrétisée aux yeux du monde. Le critique voit là tout le fossé qui sépare les sœurs Brontë : autant Charlotte, à travers Jane Eyre, demeure tourmentée par ces tiraillements contradictoires, autant Emily, à travers Catherine Earnshaw, l'héroïne de *Wuthering Heights*, s'en trouve totalement libérée. Autant le fait qu'un homme marié ait une maîtresse est

inconcevable aux yeux de Jane Eyre, autant il semble naturel à Catherine Earnshaw d'aimer deux hommes à la fois, à savoir Edgar, son mari, et Heathcliff, son ami d'enfance. Autant Jane reste attachée à une certaine éthique religieuse, tout à fait personnelle, autant Catherine est dépourvue de toute considération spirituelle, jetant aux chiens les livres religieux que lui donne à lire Joseph, le vieux serviteur calviniste. Ce qui demeure velléité timorée chez Charlotte, atteint chez Emily un certain paroxysme à travers les paroles et agissements excessifs des principaux protagonistes de son roman¹⁰.

Bien que fortement marqués par les convenances sociales de leur temps, et davantage encore par la stricte éducation dispensée par leur père, le Révérend Patrick Brontë, les enfants Brontë réagissent à leur façon, mais Charlotte, contrairement à Emily, ne peut se résoudre à enfreindre les codes sociaux. Et cependant le vieux fond irlandais de leurs origines, tout pétri de fierté, profondément allergique à l'injustice, et empreint d'un certain esprit de rébellion, fait souvent irruption et explique en partie les sursauts d'amour-propre de Jane : elle tient tête à Mrs Reed, maîtrise le fougueux Rochester avec sa franchise déconcertante, et résiste aux assauts évangéliques de St John Rivers. Très tôt, à la Lowood Institution, elle confie à Helen Burns qu'il faut savoir rendre les coups aux méchants :

"When we are struck at without a reason, we should strike back again very hard ; I am sure we should – so hard as to teach the person who struck us never to do it again [...] I must dislike those who, whatever I do to please them, persist in disliking me ; I must resist those who punish me unjustly. It is as natural as that I should love those who show me affection, or submit to punishment when I feel it is deserved." (48)

Au contact de l'angélique Helen Burns au cœur généreux et à l'esprit large, Jane fait l'apprentissage de la relativité des choses, et plus tard, touchée par le comportement attentionné de Rochester, elle essaie d'oublier la loi du talion qu'elle professait en rendant visite à la mourante Mrs. Reed qu'elle espère faire changer d'avis à son égard. En vain : Jane se heurte ici à la méchanceté foncière de certaines âmes envers lesquelles son pouvoir de

10. Il serait intéressant de comparer les positions pleines de retenue de Charlotte et d'Anne d'une part, et celles, plus libérées, d'Emily et de Patrick Branwell, leur frère. Bien qu'ils soient tous influencés par Byron et son romantisme héroïque et flamboyant, Charlotte et Anne, contrairement à Emily et Patrick Branwell, ne cherchent pas à braver les impératifs victoriens. Dans cette optique, on pourrait rapprocher Emily Brontë de Mary Shelley et affirmer qu'en s'affranchissant des contraintes puritaines de son temps, Mary Shelley a mis en pratique, près d'une génération plus tôt, dans sa vie personnelle et dans son œuvre – *Frankenstein* (1818) – les fantasmes qui hantaient l'imagination d'Emily et choquaient la raison de Charlotte.

persuasion, la force de son raisonnement et sa bonté naturelle s'avèrent impuissants. Charlotte Brontë à travers Mrs. Reed, et Dickens à travers le personnage de Monks dans *Oliver Twist*, semblent convaincus de l'existence d'une nature irrécupérable même chez certains êtres bien nés ou appartenant aux classes dites supérieures, chez qui le mal apparaît comme inné.

À l'opposé de cet échec auprès de Mrs. Reed, la leçon de logique et de morale que Jane impose à Hannah (ch. 29) se trouve couronnée de succès : usant de ses talents pédagogiques elle parvient à éradiquer les préjugés de la servante à son endroit. Confiante dans les vertus de l'éducation, elle ne doute pas un instant de leur efficacité auprès des esprits frustes, laissant ainsi transparaître une certaine contradiction si l'on se reporte au cas de Mrs. Reed dont aucune éducation ne peut effacer les préjugés : "*Prejudices, it is well known, are most difficult to eradicate from the heart whose soil has never been loosened or fertilized by education : they grow there, firm as weeds among stones*"(290). Par ailleurs, cette conviction se trouve également confirmée par sa réussite éducative à l'école du village de Morton : en peu de temps, Jane parvient à transformer ses élèves rustres et ignares, et à gagner la sympathie de leurs parents paysans (311-312)¹¹.

L'éducation sous toutes ses formes est au cœur de *JE*. Toute la diégèse du roman tourne autour de cette problématique centrale : quel est le pouvoir de l'éducation victorienne sur les êtres et les choses, quel pouvoir peut-elle conférer, et surtout quel est l'objectif d'une telle forme d'éducation ? Comme on le voit, une telle problématique relève essentiellement de la question de l'idéologie. Bien avant la parution de *JE* et longtemps après, l'idéologie au pouvoir, celle des classes bourgeoises de l'ère victorienne, régit les cœurs et les esprits dont elle obtient une soumission quasi totale à ses commandements¹².

11. Le tableau, quelque peu idyllique mais tout-à-fait plausible, qu'elle brosse de cette expérience fait songer à la figure emblématique de l'instituteur de campagne dans la France du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle.

12. Les esprits rebelles échappent à l'emprise de cette idéologie soit par l'exil – en Grèce pour Byron qui y mourut, en Italie pour Mary Shelley – soit en se réfugiant dans l'écriture comme pour Emily Brontë dont l'unique roman, *Wuthering Heights*, est un véritable manifeste anti-victorien.

Le cercle vicieux de l'éducation victorienne : de l'aliénation à la subversion aliénante

Comment faire abstraction, en effet, des aspects idéologiques qui prévalent dans ce roman? L'ère victorienne repose sur un ensemble de valeurs qui se sont érigées en système social destiné à affermir et pérenniser le pouvoir de l'aristocratie mais aussi et surtout celui des classes bourgeoises qui lui ont emboîté le pas depuis la Renaissance. Et c'est précisément l'éducation qui a permis la mise en place du système – une éducation au sens large du terme. Ce ne fut pas seulement au sein des institutions scolaires, mais aussi à travers des mesures politiques – telles que la *Poor Law* de 1834, par exemple, sur laquelle nous reviendrons – ainsi qu'à travers une conception éminemment patriarcale des droits de l'homme et des devoirs de la femme, que l'idéologie victorienne s'est forgée et s'est renforcée tout au long du XIX^e siècle. Celle-ci mettait l'accent sur les prérogatives, l'esprit d'entreprise, le courage, l'honnêteté, la force de caractère, l'auto-détermination, en un mot toutes les qualités du *gentleman*, que la femme n'était pas censée posséder, et pour cause : le système patriarcal lui refusait toutes ces vertus, ou les savait quand elles se manifestaient. La femme, ne pouvant exister par elle-même, devait prendre appui sur l'homme en toute occasion et Charlotte elle-même dut se présenter et publier sous un pseudonyme masculin, *Currer Bell*, comme ses sœurs.

C'est donc en termes d'idéologie et de système social qu'il nous faut évaluer les formes d'éducation présentes dans *Jane Eyre*, et c'est sous cet éclairage omniprésent qu'il nous faut considérer Jane comme une *governess* atypique. Le comportement ambigu de Jane, à mi-chemin entre révolte et soumission, s'explique d'autant mieux qu'elle est dans une large mesure la porte-parole d'un auteur profondément conscient des codes sociaux de son temps. Jane fait l'apprentissage de la vie et de toutes ses vicissitudes avec une détermination rare que le critique Paul Schacht met exclusivement sur le compte de la notion de *self-respect* (Schacht, 1991), tandis que Marianne Thormählen laisse entendre que cette attitude est le résultat de l'impact de la phrénologie sur Charlotte Brontë. Science nouvelle, vulgarisée à l'époque par le chercheur écossais George Combe dans son livre *Constitution of Man* (1828), la phrénologie serait, pensait-on, un facteur de libération des femmes à qui elle inculquait la maîtrise des bas instincts :

“They were told, for the first time, that their bodies and minds had evolved in accordance with natural laws and could be kept strong and sane by study of and adherence to those laws. This did not amount to an advocacy of narrow-minded materialism, let alone hedonism: on the contrary, phrenology supplied

a systematic approach to self-improvement based on control of the lower, 'animal propensities'. The means of fostering one's moral and intellectual faculties, thereby keeping the animal propensities in check, were available to everybody" (Thormählen, 2007, p. 21.)

Quelle que soit la pertinence de ces positions, force est de constater que Jane est habitée par une volonté farouche de progresser, de se réaliser et de réussir dans la vie, ce qui n'est guère chose facile pour une femme dans une société patriarcale. Il lui faut apprendre à vaincre les préjugés dont elle est victime, d'abord comme enfant à Gateshead et à Lowood, puis comme *governess* dépendante des riches. C'est donc avant tout de l'éducation de soi qu'il s'agit ici : comment résister à l'hostilité d'une famille éloignée, à l'injustice et aux exactions des autorités pédagogiques, à la morgue des riches, si ce n'est en donnant constamment l'image d'un être au-dessus de tout soupçon quant à son honnêteté et à sa moralité ? Comment exister aux yeux des autres alors qu'on est une orpheline sans le sou autrement qu'en affichant en toute occasion un respect de soi, une maîtrise de soi et une dignité qui, en retour, forceront le respect des autres envers soi ? Ce faisant, Jane est amenée à se conformer à l'idée que la bourgeoisie victorienne avait de la notion de « respectabilité » chez les classes inférieures : « être décentement habillé et avoir des manières révérencieuses », comme le rappelle Paul Schacht. C'est ainsi que toute révolte se trouve étouffée : en regrettant d'avoir tenu tête à Mrs. Reed, Jane réintègre la tribu des orphelins pauvres et sans relations, donnant ainsi à comprendre que son emportement, indigne de son espèce aux yeux des autres, doit être vite oublié. En subissant sans broncher mais dans la plus grande souffrance les brimades de Brocklehurst à Lowood, Jane fait acte de soumission totale à l'arbitraire des autorités pédagogiques tout en s'insurgeant contre celle-ci auprès d'Helen Burns. Face à l'arrogance et au mépris des riches Ingram, Jane s'abstient de réagir mais ses remarques à leur sujet laissent voir tout l'écart qui la sépare d'eux ; face à Rochester, tout en étant à son service, elle sait peser ses mots, régler son comportement afin de toujours paraître digne de respect. Le sens profond des convenances imposées, des règles de société à observer, de la place sociale qui lui revient, fait apparaître Jane comme un personnage totalement aliéné par un système qui la maintient dans la médiocrité mais auquel elle semble adhérer sans réserve, adhésion que Paul Schacht appelle « complicité culturelle avec la société bourgeoise ». Et si l'on songe à l'écart déjà signalé entre Emily et Charlotte Brontë, il ne serait pas faux d'affirmer que, contrairement à sa sœur qui ignore tout compromis avec cette société, Charlotte partage cette complicité avec Jane, son héroïne. Qui plus est, cette adhésion/aliénation à l'idéologie bourgeoise chez Jane/Charlotte semble avoir

atteint un point de non-retour : Jane a si bien intégré cette idéologie qu'elle finit par endosser et appliquer sa conception discriminatoire aux classes inférieures. Décrivant les élèves de la Morton School, elle établit une distinction entre les meilleurs éléments et les autres, et ces meilleurs éléments – au nombre d'une demi-douzaine sur soixante au total (331) – sont précisément ceux qui perpétuent le plus fidèlement les normes de l'idéologie bourgeoise, demeurant ainsi constamment sous sa férule :

“Many showed themselves obliging, and amiable too; and I discovered amongst them not a few examples of natural politeness, and innate self-respect, as well as of excellent capacity, that won both my good-will and my admiration.” (312)¹³.

Le fait que Jane établit aussi naturellement cette distinction entre les élèves dont elle a la charge révèle le haut degré de son aliénation au système. Une aliénation déjà très poussée car bien avant l'épisode de Morton, Jane avait fini par considérer la Lowood Institution, surtout après la mise à l'écart de Brocklehurst, comme un établissement de grande qualité où elle se sentait relativement heureuse (71). Son aliénation paraît totale dans la mesure où elle semble avoir parfaitement intégré les enseignements puritains de Brocklehurst, qu'elle essaie d'inculquer à Rochester : *“I advise you to live sinless ; and I wish you to die tranquil [...] . We were born to strive and endure.”* (270). De même qu'elle semble avoir fait siennes les sévères recommandations vestimentaires du Révérend, n'emportant avec elle, à son départ de Lowood pour Thornfield, qu'un trousseau réduit à la portion congrue, et se définissant comme une *“plain, Quakerish governess”* (220).

Derrière cette soumission à l'idéologie prédominante, se profile cependant chez Jane une autre attitude régie par une passion profondément romantique mais constamment réprimée qui resurgit dans son discours à travers l'usage fréquent de termes tels que *“liberty”*, *“excitement”*, *“enjoyment”*, *“fire”*, *“passion”*. Chez Charlotte Brontë, la maîtrise de soi passe également par la maîtrise de l'écriture. Si le discours de l'affect affleure en maints endroits, il est toujours relégué aux domaines du rêve, des vellétés, des grandes espérances, toujours tenu en laisse, maintenu sous contrôle et dominé par le discours de la raison. Cette dualité chez Jane, comme le suggère Paul Schacht, trouve son explication non pas dans un déficit émotionnel – qui apparaît dès lors comme une résultante – mais plutôt dans une profonde contradiction idéologique :

“Brontë makes Jane's concern for self-respect the focus of her demand for freedom from class and patriarchal oppression ; as a result, the contradic-

13. Les caractères en gras sont de moi.

tions that dog the idea of self-respect take the shape of apparently contradictory values or impulses in Jane. What may look like ambivalence or compromise or cowardice in Brontë's protagonist is really the result of acting consistently on an intrinsically contradictory principle" (Schacht, *op. cit.*, p. 436)

Il s'agit bien de contradiction, en effet, une contradiction qui met à mal les élans du cœur, les pulsions de la passion, car elle force Jane à les contenir constamment, et donc à étouffer tout un pan de sa personnalité, à savoir sa féminité. Là réside l'insurmontable contradiction intérieure que lui impose l'idéologie bourgeoise victorienne : pour une femme d'une certaine instruction, d'une grande rigueur morale, d'une dignité exceptionnelle, mais pauvre et sans relations, comment parvenir à s'imposer dans un monde où l'homme est roi ? Comment exister alors que tout vous refuse l'existence ? Comment vaincre l'exclusion, l'ostracisme social ? Chez Charlotte Brontë, contrairement à Emily, point de rébellion ouverte ou de guerre déclarée à la société, nul rejet catégorique de celle-ci, mais plutôt une autre voie plus efficace peut-être : la stratégie du mimétisme. Si l'on ne peut s'opposer ouvertement à cette idéologie il faut donc la vaincre par ses propres armes en se coulant dans le moule qu'elle impose. Confusément mais non moins fermement, Jane comprend qu'elle doit faire taire sa féminité et adopter le modèle masculin, non pas en devenant un homme mais en se pourvoyant de toutes les qualités de l'homme, du modèle victorien par excellence. Le *Bildungsroman* de Jane n'est pas uniquement une affaire d'éducation scolaire mais aussi un apprentissage du comportement masculin : derrière le concept de la *lady* dont elle semble s'enorgueillir, c'est en réalité celui du *gentleman* que Jane adopte. Il s'agit bien d'une subversion du modèle masculin sous la pression idéologique : devenir un *gentleman* sous le manteau de la féminité. Il lui faut endosser ce que Harold Perkin appelle "*the entrepreneurial ideal*", l'idéal de l'homme d'initiative, un concept cher à la bourgeoisie victorienne :

[...] "*the entrepreneurial ideal*" – *an ideal of society and of the individual that was based on the assumed goodness of capital, competition, and the self-made man and that helped produce, for the Victorians, the defeat of genuinely aristocratic social values and the economic triumph of the bourgeoisie*" (Schacht, *op. cit.*, p. 428)

Afin d'être reconnue comme membre de la société, Jane doit se conformer aux exigences de l'idéologie victorienne et pour cela elle doit se hisser au niveau du *gentleman* en lui empruntant toutes ses qualités. Où l'on voit que le modèle de la *lady* oisive et vaine n'est qu'une carapace dont Jane ne peut raisonnablement se contenter : son dénigrement de cette caste, à travers le portrait moral qu'elle fait de Miss Ingram, l'atteste. Selon Jane/Charlotte la

fortune matérielle et la beauté physique ne suffisent pas pour accéder au bonheur. Malgré ses atouts évidents, Miss Ingram ne peut conquérir l'amour de Rochester, précisément parce que ce ne sont que des atouts extérieurs et donc superficiels. En homme aguerri, rompu aux expériences féminines, Rochester ne peut se tromper sur ce sujet, et c'est bien sur Jane, son égale au niveau des qualités personnelles, qu'il jette son dévolu. Pour Jane, qui se fait ici la porte-parole des Victoriens, la *lady*, aussi riche et belle soit-elle, si elle ne combine pas les qualités physiques avec celles, invisibles et propres au *gentleman*, de l'intelligence pratique liée à l'esprit d'initiative, de la rectitude morale liée à l'honnêteté et au courage, de l'indépendance par opposition à l'assujettissement sous quelque forme que ce soit, une telle *lady* – la *lady* d'apparat – ne peut être un modèle digne d'attention. Aux yeux de la bourgeoisie victorienne, cette figure, triomphante au XVIII^e siècle et liée à celle du *lord*, est devenue obsolète, une image périmée car dépassée par la montée de la bourgeoisie capitaliste pour laquelle seuls le profit et la réussite comptent car ils peuvent, éventuellement, permettre d'accéder à l'aristocratie par le mariage. Pour Jane, ce n'est donc pas à l'image passéiste de la *lady* de naissance aristocratique qu'il faut ressembler mais plutôt à celle plus moderne de la *gentlewoman* victorienne, la partenaire parfaite du *gentleman* victorien – modèle dont Rosamond Oliver semble se rapprocher le plus – et c'est d'autant mieux si Rochester, de par son caractère et ses manières, n'est pas tout à fait un *gentleman* car elle ne pourra que mieux le captiver et le maîtriser.

Le parcours de l'héroïne de *JE*, aussi réminiscent soit-il du conte de fée, n'en demeure pas moins profondément ancré dans les réalités plus prosaïques de l'ère victorienne. *From rags to riches*, de la pauvreté à la richesse, de l'exclusion à l'intégration, Jane Eyre est formée à l'école des impératifs catégoriques d'une société patriarcale dont elle a compris et assimilé les mécanismes. Ce n'est donc pas par l'affrontement direct mais par le biais du contournement et de l'adaptation, par la stratégie de l'osmose dans ce qu'elle a de meilleur, c'est-à-dire dans l'apprentissage et l'acquisition qu'elle préconise des valeurs bourgeoises les plus acceptables – car les mieux adaptées à sa vision personnelle des choses – que Jane parvient à quitter l'ombre pour la lumière. Soit, mais en fin de compte quel constat peut-on tirer d'un tel *Bildungsroman* ? Quel est l'objectif avoué ou caché d'une telle éducation ? Et quel rôle véritable est celui de Jane, de toute *governess* aux prises avec de tels enjeux et désireuse de s'en affranchir ?

De par le monde et de tout temps, il en va de la politique comme de l'éducation : les nations héritent des gouvernements et des systèmes éducatifs qu'elles méritent. L'Angleterre du XIX^e siècle ne fait point exception :

l'idéologie maîtresse, aux mains d'une bourgeoisie industrielle et fière de ses réussites, impose sa vision du monde à ses maillons faibles que sont les femmes et les pauvres. Concernant les premières, le système patriarcal veillera à leur soumission inconditionnelle ; quant aux seconds, la voie politique fera le nécessaire pour les maintenir sous le joug du système. En effet, l'ingéniosité des classes dominantes les avait amenées à élaborer des lois – et tout particulièrement la *Poor Law* de 1834 – destinées à réduire le nombre de pauvres par le biais d'un ressort psychologique : susciter chez ces derniers un sentiment de honte afin de les détourner de toute attente d'aides gouvernementales, de toute inclination à la paresse, et les inciter ainsi à s'en sortir par eux-mêmes. Tout fut fait pour dissuader les pauvres d'être pauvres, à tel point qu'ils préféreraient fuir les *workhouses*, ces asiles des pauvres où les autorités rendaient les conditions de vie aussi pénibles que possible. Concernant l'éducation des classes nécessiteuses ou des classes ouvrières, on fit tout pour les maintenir sinon dans l'indigence et la médiocrité, du moins dans l'obéissance et le respect de leurs bienfaiteurs¹⁴. De même que tout fut fait pour cantonner les *governesses* dans leur fonction subalterne et leur destinée peu enviable. Dans l'optique bourgeoise victorienne, la *governess* était au pire un outil indispensable, au mieux un auxiliaire dont on se débarrassait après usage, et dans les deux cas, elle servait de faire-valoir aux familles qui l'employaient¹⁵. Face à cet horizon fermé il lui fallait soit se soumettre, soit se démettre, et le choix était toujours celui de la soumission. C'est ainsi que l'intrusion posthume sur la scène diégétique de l'oncle de Madère, avec l'héritage providentiel qu'il lègue à sa nièce Jane, apparaît tout à fait conforme à une idéologie fondée sur le pouvoir de l'argent : stratagème typiquement dickensien dans sa programmation, cet héritage demeure avant tout un élément indispensable, quasi prévisible, du puzzle idéologique permettant d'asseoir Jane dans son nouveau rôle de *gentlewoman* victorienne, car, comme le souligne Jeanne Peterson, une *governess* sans argent ne sera jamais une *lady* alors qu'une véritable *lady* le restera toujours même sans argent :

"It is sufficient here to note that however educated a girl from the "lower ranks" might be, she was still "ill-bred" in the eyes of those who made them-

14. En l'occurrence, les efforts au demeurant fort louables déployés par le philanthrope Robert Owen (1771-1858) dans l'éducation des enfants de ses ouvriers, étaient dictés par un paternalisme pas toujours innocent : il s'agissait avant tout de maintenir la paix sociale nécessaire à la prospérité des usines de filature du grand industriel.

15. *"The governess was a testimony to the economic power of the Victorian middle-class father, as were servants, carriages, and the other "paraphernalia of gentility" (Peterson, op. cit., p. 5.)*

selves judges of governesses. Conversely, however destitute a lady might be, she continued to be a lady” (Peterson, op.cit. p. 7.)

Comme il sied à toute *gentlewoman* victorienne aspirant à l’idéal hiérarchique de la *lady*, Jane se doit de ne plus travailler pour un salaire, se doit de devenir suffisamment riche pour ne pas avoir à travailler et se soustraire ainsi à une condition tenue pour dégradante par la bourgeoisie victorienne.

L’analyse de l’adhésion de Jane Eyre au système a montré l’étendue de son aliénation mais aussi la face cachée de celle-ci, à savoir la subversion des valeurs bourgeoises. On ne saurait taxer Jane d’avoir fait preuve de calcul pour échapper au carcan du système : en refusant à la fois la solution radicale de la rébellion et le recours à la duplicité des manigances chères à ces autres *governesses* que sont Becky Sharp, la créature de W. Thackeray dans *Vanity Fair*, et Lydia Gwilt, celle de Wilkie Collins dans *Armada*, Jane n’avait point d’autre choix. Mais ceci revient à dire que la subversion dont elle fait preuve est elle-même le fruit du système. L’idéologie bourgeoise a contraint Jane à utiliser ses propres armes non pas pour lui résister mais pour être reconnue dans son existence par les détenteurs de cette même idéologie. Le *Bildungsroman* de Jane a pour résultat, en fin de parcours, de la rendre digne de ces derniers et là réside le paradoxe pathétique de Jane Eyre, cette héroïne dont les efforts d’affranchissement, pour louables qu’ils soient, ont été en fin compte dictés par cette même idéologie dont ils étaient censés la libérer. À cet égard, on peut affirmer que *JE* est un roman tautologique dont la diégèse se referme sur elle-même tel le serpent qui se mord la queue. Nous avons affaire ici à un discours réflexif : son objet reflète sa propre image car *JE* se donne à voir comme le miroir de l’histoire de la bourgeoisie victorienne. En fin de parcours, parlant de Jane Eyre, Charlotte Brontë nous montre, et par là même déconstruit, les mécanismes de l’idéologie victorienne.

L’issue heureuse de la vie de Jane est une réussite annoncée qui l’enferme dans le circuit fermé d’un système intelligemment et solidement conçu. En accédant au bonheur en tant que Mrs. Rochester à la tête de Ferndean Manorhouse, Jane ne fait que renouveler et pérenniser le pacte idéologique qui circonscrit sa destinée. Rien d’étonnant à cela lorsque l’on songe à l’ampleur du phénomène mimétique au sein de la société victorienne, phénomène qui a perduré jusqu’à la Seconde Guerre mondiale : dans un pays aussi réfractaire aux révolutions qu’est l’Angleterre, l’aspiration populaire n’a jamais visé le nivellement par le bas ni souhaité la disparition de la hiérarchie sociale. Convaincus de la possibilité pour chacun de gravir l’échelle sociale jusqu’aux plus hautes sphères et soutenus en cela par l’éthique protestante du travail, les classes moyennes ont longtemps tourné leur regard vers l’aristocratie, et les classes prolétaires le leur vers les classes moyennes. Charlotte Brontë à tra-

vers *JE* ne fait que refléter fidèlement cet état d'esprit. Si le roman, du fait de l'abondante intrusion autobiographique, représente, en ce qui concerne son auteur, l'expression d'un "*wishful thinking*", d'un rêve irréalisable, d'un fantasme circonscrit par l'horizon romantique, il n'en demeure pas moins un artefact spéculaire de son époque et emblématique de toute une littérature consacrée aux tribulations de la *governess*, avec cette insistance sur l'éducation comme condition *sine qua non* de toute réussite sociale, véritable caractéristique brontëenne à laquelle le roman doit, en grande partie, son immense succès auprès du public victorien.

Il ressort de cette analyse le fait que les trois formes d'éducation dont *JE* fait état, sont intimement liées entre elles : l'éducation que Jane enfant et adolescente reçoit, l'éducation qu'elle dispense à ses propres élèves et celle qu'elle s'impose à elle-même, inter-réagissent, se font écho et visent un seul et même objectif, à savoir contribuer à la consolidation et à la pérennisation du système qui les a conçues. Autant Jane en a souffert dans sa jeunesse, autant elle semble en tirer une satisfaction certaine à un âge plus mûr. Le mimétisme pédagogique dont elle fait preuve apparaît lourd d'ambiguïté mais la chose ne pouvait être perçue comme un véritable paradoxe à l'époque victorienne tant elle était considérée comme un comportement attendu. La mainmise de la bourgeoisie sur toute la société victorienne aboutit à une mise au pas de tous les acteurs pédagogiques et à une mise en pratique de toutes les formes d'éducation dans un sens qui bannit le moindre écart par rapport à la norme requise. L'univers uniforme et coercitif dans lequel se meut Jane et dont St John Rivers représente l'expression saturée, épouse les contours de la circularité : le *Bildungsroman* de *JE*, à travers la réflexivité de ses formes d'éducation et d'apprentissage, offre au lecteur le schéma d'une révolution, non pas au sens militaire, à tout le moins « politique », d'un changement brutal, mais au sens copernicien de la boucle qui se referme sur elle-même dans un mouvement de rotation cyclique indéfiniment renouvelé jusqu'à l'extinction de la tribu. Concernant l'économie générale du roman, il ne serait pas faux d'affirmer qu'en fin de parcours, de la *governess* atypique qu'elle était, Jane s'est métamorphosée en une *gentlewoman* victorienne typique.

Bibliographie

- BRONTË Charlotte (2001), *Jane Eyre*. Edited by Richard J. Dunn, 3rd ed. A Norton Critical Edition (1^{re} édition : 1847).
- BRONTË Charlotte (1982), "On the Requirements of a Governess", *Strong Minded Women and Other Lost Voices from Nineteenth Century England*. Ed. Janet Murray, New-York: Pantheon, 272-276.

- PETERSON Jeanne (1972), "The Victorian Governess: Status Incongruence in Family and Society". *Suffer and Be Still*. Ed. Martha Vicinus, Bloomington: Indiana University Press, 3-19.
- ROWE Karen E. (1983), "Fairy-born and human bred": Jane Eyre's Education in Romance. *The Voyage In*. Ed. Elizabeth Abel, Marianne Hirsch and Elizabeth Langland, 69-89.
- SCHACHT Paul (1991), "Jane Eyre and the History of Self-respect", *Modern Language Quarterly II*, 423-453.
- THORMÄHLEN Marianne (2007), *The Brontës and Education*, Cambridge University Press.